

Études littéraires africaines

WRIGHT, Derek dir., *Contemporary African Fiction*, Bayreuth African Studies, n° 42, 1997 (Bayreuth University, D-95440 Bayreuth, Germany RFA, DM 64,90, 266 p.)



Jean Sévry

Number 5, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042208ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042208ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sévry, J. (1998). Review of [WRIGHT, Derek dir., *Contemporary African Fiction*, Bayreuth African Studies, n° 42, 1997 (Bayreuth University, D-95440 Bayreuth, Germany RFA, DM 64,90, 266 p.)]. *Études littéraires africaines*, (5), 71–72.
<https://doi.org/10.7202/1042208ar>

remplir mais qui ne suggère rien de concret, d'un Etat-négatif, vers lequel il convient de se tourner, non parce qu'il inspire un avenir, mais parce qu'il est là, incontournable et que l'intellectuel de ce pays n'appartient à aucune autre formation nationale.

■ Michel NAUMANN

■ WRIGHT, DEREK DIR., *CONTEMPORARY AFRICAN FICTION*, BAYREUTH AFRICAN STUDIES, n° 42, 1997 (BAYREUTH UNIVERSITY, D-95440 BAYREUTH, GERMANY RFA, DM 64,90, 266 P.).

Il s'agit d'un recueil d'articles rédigés par de bons spécialistes. Le champ couvert par ces études est vaste : il va de l'Afrique de l'Est à l'Afrique de l'Ouest, à l'Ouganda (Eckard Breitingner, "Dictators, Coup Plotters, Ethnicists : the prevalence of the context in ugandan fiction texts") ou à l'île Maurice (Sue Thomas, "Memory politics in the narratives of Lindsey Collen's *The Rape of Sita*"). Je regrette, pour ma part, que l'Afrique du Sud soit nettement sous-représentée, en dépit d'un article de Theresa Dovey sur Coetzee et d'un autre de C. Mackenzie qui traite de Ndebele, de Matshoba et de Bessie Head à propos de leur utilisation de l'oralité en écriture, ce qui est intéressant, mais une étude sur le théâtre ou la lecture publique de poésie, comme autres formes de récupération d'une oralité conjugée au présent, manque cruellement. Derek Wright nous confesse que cela serait dû à des défections de la part de collaborateurs, mais on peut se demander également si les littératures au sud du Zambèze pouvaient s'intégrer aisément dans la problématique soulevée par cet ouvrage collectif. Un article de P. Ludicke sur *Nehanda* et *Without a Name* d'Yvonne Vera ne permet pas de redresser la barre.

Derek Wright intervient souvent dans ce livre, sous la forme de panoramiques qui permettent de recentrer ces recherches. Il tente de retrouver des étapes (quatre) dans l'histoire de ces littératures, avec tous les risques que ce classement peut comporter, mais avec beaucoup de lucidité il souligne à plusieurs reprises l'importance prémonitoire du *Two Thousand Seasons* de Ayi Kwei Armah (1973) qui, d'une certaine façon, annonce toutes les bousculades qui vont suivre. Car ce qui agite ces nouvelles expressions littéraires, c'est un désir commun de sortir de vieux dilemmes dont les écrivains sentent bien qu'ils ne sont plus de mise, et que les bonnes vieilles oppositions binaires entre oralité et écriture, entre tradition et modernité, entre "authenticité culturelle", retour aux sources (Chinweizu & al.), et aliénation par l'Occident, ou encore entre individualisme et sens de la communauté, sont dépassées. Ces distinguos com-

modes (que les sciences humaines, au même instant, rejettent avec une même véhémence) ne correspondent plus à ce que vivent actuellement les sociétés africaines. Comme l'observe Ato Quayson (p. 163) : "For African literary criticism, the thing would be to trace how literary texts concerned with matters on the continent articulate this sense of transition not just at the level of the story, but, more subtly, at the level of the appropriation of the forms of traditional culture that are themselves in motion in the modern world."

Comme le fait encore remarquer Wright, ces écrivains ne pouvaient (p. 10) plus continuer à attribuer tous les maux de leurs sociétés à la seule Europe. Citant Maja-Pearce, il remarque (p. 186) "that the meaning of what it is to be an African at the end of the twentieth century cannot be reduced to any single strand of experience", ce qu'il retrouve tout particulièrement à propos du Ghana "where everything is half one thing, half another, and opposites partake of each other's natures" (p. 188). Et traitant de nouvelles formes prises par la littérature du Nigeria, Derek Wright ajoute, dans de bonnes pages à propos d'écrivains comme Cheney Coker ou Kojo Laing qu'il oppose à leurs prédécesseurs (p. 206) : "While these older writers have continued to consolidate notions of an authentic pre-colonial African sensibility in well-tried formats, the migration and cross-fertilization of newer forms in the recent work of a younger generation of novelists has opened up West African fiction to ever more innovative and heterogeneous styles and modes."

Le reste de cette étude nous en apporte la confirmation. Et cette recherche de la nouveauté n'exclut pas des dettes envers des prédécesseurs comme le montre M. Philips ("Ben Okri's River Narratives : *The Famished Road and Songs of Enchantment*"), qu'il s'agisse de Soyinka ou d'Ayi Kwei Armah. Ces écrivains peuvent aussi, à l'occasion (article de E. Sackey), revendiquer ouvertement des référents occidentaux, ainsi A. K. Appiah avec son *Another Death in Venice* où l'on trouve une mémoire de Thomas Mann. C'est que, pour la plupart, ils ont connu l'exil, ils ont traversé plusieurs cultures dont ils font l'amalgame, de celles de l'Afrique à celles de l'Europe, du message marxiste à celui des chrétiens, à moins que ce ne soit ceux de l'Islam ou de l'animisme, puisant ici ou là ce qui peut répondre non seulement à leurs demandes esthétiques, mais aussi aux exigences des sociétés en pleine mutation. Ceci apparaît bien dans le cas de Ken Saro-Wiwa, dont le "Rotten English" a fait fortune : il s'agit aussi de s'ouvrir à un public plus large, et les stratégies sociales mises en place varient à l'infini. Dans sa préface (ce qui nous emmène bien loin des hypothèses de Ngugi dans *Decolonising the Mind*, 1986) à *Sozaboy* (1985), l'auteur nous prévenait¹ : "Sozaboy language... To its speakers, it has the advantage of having no rules and no syntax. It thrives on lawlessness, and is part of the dislocated and discordant society in which Sozaboy must live, move and have not his being."

Breitinger nous montre comment cet auteur a pris un soin considérable